

Le Galepin

- BLEU -

n°69 - 1^{er} décembre 2023



"Les bûcherons", Robert Bonfils, 1942

n°69 – Un(e) bon(ne) fils(fille)

Méline L. JE VIENS DU SUD...	3
Domi LANGLET UN DIMANCHE À SAINT-OUEN	4
Pierre ROSSET LE BON(FILS)	6
Florence KRAMER SURSAUT	9
Kheira MEDINE FILLE DE BONNE FAMILLE	12
Michel LALET MERDE À VAUBAN	15
isabel ASUNSOLO LA PAIRE DE BAS	21
Jacqueline PAUT FIRMINE	25
Françoise DANIEL JÉRÉMIADÉ	27
Sylvie VAN PRAËT ISSA	29
Christelle MATTHIEU NOYADE À PERPÉTUITÉ	31
Gédéon POILDEC UN SPORT À DEUX BALLE!	33

JE VIENS DU SUD



le Pays d'Albret

*Je viens du Sud
Et par tous les chemins
J'y reviendrai...*

Michel Sardou



la Baïse à Nérac

Je viens du Sud. Du Sud-Ouest plus précisément. Cela fera bientôt cinq ans que je l'ai quitté. La nostalgie s'installe peu à peu. Tous les soirs, mes pensées s'envolent vers ma terre natale.

Je revois le paysage rocailleux du Périgord, j'entends le chant cristallin de la Baïse au Pays d'Albret, je hume l'odeur si particulière du pin des Landes et le mariage subtil de la terre et de la mer des côtes basques. J'ai grandi au milieu des châteaux forts, des vignes et des plaines. J'ai passé mes vacances d'été sur le littoral aquitain, bercée par le bruit des vagues et l'odeur iodée de l'océan; mes vacances d'hiver dans les Pyrénées. Moi, je préférais y aller au printemps, on y découvre les couleurs douces des montagnes.

Quand on pense au Sud-Ouest, on parle rugby et gastronomie: magret, foie gras, tournedos, jambon de Bayonne, piment d'Espelette, pruneaux d'Agen, millasson et j'en passe. Et bien sûr, le vin: médoc, bordeaux, cahors, buzet, armagnac... Que de bonnes choses! On pense au Vert-Galant, notre cher Henri IV, roi de Navarre, d'Albret et de France, et à Cyrano de Bergerac, l'éternel soldat philanthrope, rêveur, bateleur et poète.

C'est là-bas que mon amour pour les arts et les lettres a grandi. Mes premiers pas sur scène, ma passion pour l'histoire, ma communion avec la nature. J'y ai souffert aussi. Mais c'est ma vie, mon passé, mon présent et mon avenir. Dans dix ans, dans vingt ans, que sais-je?, j'y retournerai quoi qu'il arrive.



UN DIMANCHE À SAINT-OUEN



Un dimanche sur deux, papa vient me chercher à midi pile.

C'est marrant, il refuse de sonner à la grille comme tout le monde. Il faut dire que c'est plus sa maison maintenant. Devant la porte, il se contente d'un petit toc-toc de beauf: tata tata ta... tata! Le nouveau mec de maman fait son discret, il paraît qu'il est "très classe", comme elle dit à ses copines. Il replie Paris-Turf, et se retire avec aux wawa. C'est distingué, comme endroit.

Ma mère rajuste son tablier. Elle prépare le gigot du dimanche, comme avant. Elle s'agite: "Je t'en prie Kevin, sors de cette cuisine! Voilà ton père, il va encore râler si t'es pas prêt! Et puis repeigne-toi!" En passant dans le couloir pour aller ouvrir, elle se regarde dans le miroir Ikéa tout neuf, elle a les joues rouges à cause du four, et à cause de papa, qui l'énerve, comme d'hab. Elle crie: "Oui!" de sa voix de petite fille, style Tout va bien, vois comme on est heureux le dimanche matin dans cette nouvelle famille... Elle ouvre la porte à la volée sur mon papa bien peigné-penaud. Il y a quinze jours, il a dit: "Ben dis donc, il a besoin d'un coup de tondeuse, le jardin!" Comme quand il vivait là et qu'il avait le beurre, l'argent du beurre et surtout la crémère. Ladite crémère s'est mise à lui hurler dessus tellement fort que les voisins ont fermé leur télé, pour une fois la réalité c'était mieux. "Tu crois pas qu'avec quatre gosses à m'occuper je peux encore tondre!" qu'elle a glapi. Oui, parce que le mec tellement classe il a trois kids dont on a bénéficié, vu que sa meuf l'a quitté pour l'instituteur. Et qu'il aime pas tondre.

Bref aujourd'hui papa fait profil bas: il a l'air du type qui apporte des fleurs, mais sans les fleurs. Maman s'essuie les mains à son tablier, et m'appelle comme si j'étais au Pôle Nord. Papa rigole tout bas et dit à maman: "Décidément, tu changeras jamais!" Ça se voit qu'elle se demande si c'est du lard ou du cochon, comme dit mamie Lucette. Bien sûr, elle a pas le cran de lui répondre un truc du genre: "C'est plus tes oignons!" avec la bouche méchante. Elle fait gaffe et c'est mieux comme ça. Avant, elle criait beaucoup, mais lui, il la laissait sur le carreau d'une seule petite phrase vacharde. Par exemple, là maintenant, il appelle son

nouveau mec "ton fiancé". Faut voir le fiancé le matin en pyjama, on n'a pas vraiment envie de fixer la date des noces. Et puis un fiancé avec trois gosses, c'est pas non plus, hein...

Enfin bon, ils arrêtent de se regarder de travers. Papa tourne les talons, je le suis dans "l'Allée Principale", dixit ma mère comme si y en avait d'autres, des allées. Je sais qu'elle nous regarde partir. Papa me prend par l'épaule, les bonnes odeurs de cuisine du quartier nous tournent autour, avec celles du lilas en fleurs. C'est comme si la vraie vie recommençait, mais je peux pas dire ça à papa, il demanderait: "Quelle vraie vie?", et là, on serait tristes tous les deux...

On va à la pizzeria du coin, je sens qu'il est un peu paumé, mais quand même il rigole avec moi pendant tout le repas. J'ai plein d'histoires excitantes à lui raconter. Il m'écoute, lui.



À la fin, il demande, en me regardant profond dans les yeux: "Alors, ça va la vie?" Mon père il a l'art de poser la question qui tue, à des moments qui vont pas avec. Du coup je baisse la tête, j'ai une grosse envie de pleurer. Je fais oui avec les cheveux.

Papa se tait, il paie, se lève sans me regarder. "Je te raccompagne." À des moments comme ça, j'ai toujours une grosse tristesse. Papa me broie l'épaule, je sens sa colère. Il marche vite en soufflant un peu. J'ai du mal à suivre et pas envie de rentrer.

Devant la grille du pavillon, il dit: "Allez, bisou, j'ai mon train!"

Dans quinze jours, je lui en dirai, des trucs!



LE BON(FILS)



Il s'appelait Désiré, enfin on ne l'appelait pas comme ça. Pour tout le monde c'était Le Bon. Quand on lui disait "Le Bon, travaille!" il croyait toujours qu'il avait bien travaillé. C'était hélas rarement le cas... Son travail était pourtant simple. Il s'agissait de coller les étiquettes de vin sur les bouteilles. Les blanches sur le vin blanc, les rouges sur le vin rouge. Puis de mettre les bouteilles par couleur dans des cartons. Généralement de douze, quelquefois de six, plus rarement de trois... Tout cela en fonction des commandes des clients pour les livraisons. Le travail consistait aussi à fermer les cartons avec du ruban adhésif et à cocher sur celui-ci la case de la couleur du vin correspondante... Ouf!... Que d'explications techniques peu intéressantes. Cette description est cependant importante et nécessaire pour la suite et la clarté de mon propos.

Vous l'avez compris, Le Bon travaille chez un producteur de vins et il doit s'occuper de la préparation pour la distribution des bouteilles de vin aux clients. Jusque-là tout va bien. Quelqu'un (ici Le Bon) doit exécuter quelques tâches simples et précises. Mais si la formulation est claire, la réalité de l'exécution l'est beaucoup moins pour Le Bon. Toujours dans la lune il était étourdi et son travail s'en ressentait.

Une personne peu attentive le regardant faire penserait sans hésiter qu'il travaillait bien. Elle aurait sans doute raison voyant Le Bon coller les étiquettes, ou mettre les bouteilles dans les cartons.

Une autre personne plus attentive comprendrait tout de suite que son travail était mal fait. Si Le Bon collait les étiquettes celles-ci étaient tour à tour souvent mal collées, tachées, pas au bon endroit, pas horizontales, pas sur la bonne bouteille ou la bouteille pas dans le bon carton... Ou une croix sur la mauvaise case. Bref, Le Bon travaillait mal. Et son patron était mécontent. Que dire de la clientèle qui achetant du vin rouge recevait du vin blanc, ou du blanc et du rouge. Ou encore quand l'étiquette ne correspondait pas à la couleur du vin. Ce qui, sans doute moins grave, était tout à fait embêtant pour le ranger dans les casiers adéquats de la cave.

Régulièrement les clients se plaignaient, menaçant, si les choses continuaient ainsi, de changer de fournisseur. Régulièrement Le Bon se faisait alors "remonter

les bretelles" (ou si, vous préférez "souffler dans les bronches"). Penaud ce dernier promettait toujours de faire attention. Mais cette situation revenait à un rythme très régulier et le viticulteur en avait assez. Trop c'est trop! se disait-il. Les jours passaient. Les mécontents téléphonaient toujours. Et le travail de Le Bon ne s'améliorait pas. Pour être franc, il se dégradait encore.

À la fin des vacances le viticulteur était soulagé. Le bon, enfin libéré, était retourné chez ses parents laissant un bazar sans nom dans les étiquettes et les cartons de bouteilles au point qu'il (le viticulteur) devrait tout vérifier. En attendant, sur son bureau les plaintes s'accumulaient.

Quant à Le Bon (fils désiré), aux dires de ses parents et de sa famille, il était un bon fils. Un fils travailleur, courageux, volontaire (sic!). Un fils de quinze ans grand et brun comme son père. Beau aussi pour les filles de sa classe. Concernant ses études c'était un élève médiocre. Ses bulletins scolaires étaient sans équivoque. L'on y trouvait la formule réservée aux cancre "Pourrait mieux faire s'il voulait s'en donner la peine". Évidemment c'était rarement le cas. Malgré cela c'était tout de même un bon fils.

Un bon fils (oui je vous le jure!) mais un vrai bon à rien pour le viticulteur, son grand-père maternel!...

Épilogue. Désiré, appelons-le maintenant ainsi, ne voulait pas aller en vacances chez son grand-père, encore moins y travailler. Son désir était d'aller chez son oncle, le pâtissier de la ville d'à côté. Mais sa mère pour d'obscures raisons s'y était opposée...

Cependant, avec le temps les choses évoluèrent. Plusieurs années furent en effet nécessaires pour que Désiré réalise son rêve, celui de devenir pâtissier. Son oncle ayant pris sa retraite c'est chez un pâtissier connu qu'il fit son apprentissage...



Aujourd'hui, Désiré est reconnu. Sa renommée a au cours du temps largement franchi les limites de sa pâtisserie-boulangerie de sa ville, de son département, de sa région et peut-être (publicités et bouche à oreilles aidant) prochainement du pays tout entier. Il a même créé, entre autres belles et délicieuses pâtisseries, un gâteau pour le

dimanche. Il paraît que ce dernier se vend très bien. Son nom? Je vous le donne en mille!... Eh bien son nom c'est le "Bonfils".

Malgré sa splendide réussite Désiré restera pour son grand-père, jusqu'à sa mort, le bon à rien seulement capable de lui avoir - par son incompetence - fait perdre son temps et l'un de ses meilleurs clients.

PS. Une publicité fait actuellement le buzz à la télévision. Il s'agit d'un gâteau. Ne soyez pas étonné si cette 'pub', s'inspirant d'une formule bien connue, nous informe que "tout le monde!" veut un Bonfils.

NB. Ce texte est une pure fiction. Si quelqu'un pense se retrouver dans l'un ou l'autre des personnages cela serait seulement un hasard.



SURSAUT



Je dégringole sans bruit le long de ma vie. C'est d'un silence terrifiant, cette chute indolore. Chaque pas m'entraîne vers le fond, un peu plus loin, pas un indice ne transparait, personne ne remarque rien. J'aurais préféré vociférer des menaces, m'en prendre à tous, sans exception. Au lieu de ça, je ne fais que murmurer intérieurement des imprécations sans destinataire. Marre de marre, envie de partir, de retrouver la liberté. Par bêtise, par inadvertance, par docilité, je reste là, je fais les cents pas avec des inconnus, dans un couloir décoré de peintures impressionnistes. C'est insupportable, cette absence de volonté. Qu'est-ce qui me retient là ? Qu'est-ce qui m'empêche de m'en aller ? Comme si j'y croyais, à la guérison. Comme si quelques jours de plus ou de moins devaient faire la différence.

Et si je m'échappais ? Pour aller où ? Mes clefs m'ont été confisquées en même temps que mon portable à mon arrivée et sont dans un coffre. La clef des champs m'échappe bêtement. Personne à qui demander de me les apporter discrètement.

Demain, quand elle passera dans ma chambre, je parlerai au docteur Blanche. Ma valise sera bouclée et je lui dirai que je m'en vais. Que ça va bien, que j'ai fait mon temps et que je suis prête à partir, à rentrer chez moi. On verra bien sa réaction. Déjà trois semaines que je suis là, ce n'est plus possible. Je suis tout à fait moi-même, ni plus ni moins déprimée qu'en arrivant. Reposée, certes, mais toujours aussi enragée contre ceux qui ont demandé mon internement. Ces imbéciles n'ont rien trouvé de mieux à me dire que "c'est pour ton bien". Manquerait plus que ce soit pour me nuire. Enfin, je ne vois pas quel bénéfice j'ai pu tirer de ce séjour. Ce que je sais, en revanche, c'est que maintenant, ce serait une erreur de prolonger la mesure.

Oui, je prendrai mes médicaments, oui, j'attendrai encore un mois avant de retourner bosser, mais croyez-moi, je suis sérieuse et ne resterai pas un jour de plus ici. C'est tout réfléchi, je ne me laisserai pas convaincre par vos arguments vaseux. Chaque jour perdu me coûte l'éternité.

Si vous me laissez enfin m'enfuir, je suis prête à vous remercier, de tout, mais de quoi, au fond ? Enfin, ne rentrons pas dans le débat, votre institution est là pour durer, je vous enverrai une petite note avec des pistes d'amélioration, si j'ai le temps, car avec l'expérience et le recul, j'ai quand même quelques remarques à vous faire.



Deux trois bricoles. Enfin passons, passons, allons à l'essentiel, dites moi seulement si je pars tout de suite ou après la prise de tension.

Je n'en peux plus, de cette obéissance muette. Il me faut tout de suite la liberté d'aller et venir, de voir des amis ou de rester prostrée, de m'étendre dans l'herbe avec un livre ou de préparer longuement un dîner pour séduire mon amoureux. Il ne peut plus être question d'errer entre une chambre commune et une cafétéria glauque. Je déborde, je suis exténuée par ce lieu, il me faut sortir à tout prix, et sans délai.

Le médecin est surpris de ma volte-face. Je ne les avais pas habitués à une telle ardeur. Ils s'inquiétaient de ma passivité, de ma résignation à tout accepter. Là, je dépasse leurs attentes. Et comme toujours, ils veulent éviter la fausse urgence et se laissent le temps de réfléchir à ma demande. Je suis donc renvoyée dans ma chambre, où je peux méditer sur la notion de patience, inhérente à ma condition.

J'enrage, me lève, m'assois à nouveau, me mets à griffonner. J'ai envie de lancer contre le mur mes bouquins un à un, pour laisser exploser ma colère. Je veux tout envoyer valdinguer. Ils attendent que je me calme et ma fureur ne se consume pas. Comment être patiente, alors que je suis dans l'agitation et la colère. J'ai passé trop de temps ici, je le sais, et chaque minute de plus me fait offense.

De qui dépend la décision ? Du Docteur Blanche, en premier lieu, et sans doute aussi de ma famille. Je suis bien ligotée. Ils vont renâcler. Pendant que je suis ici, ils ne m'ont pas dans les pattes. C'est la tranquillité : la malade est à l'ombre, en sécurité, pas de crainte à avoir. Ses mauvaises fréquentations éloignées, sa prodigalité contenue, ses histoires d'amour bancales interrompues.

Si je sortais, ils devraient m'accueillir chez eux, veiller à me nourrir, m'occuper aussi, pendant la journée. Je suis un fardeau qui leur incombe. Ils devront veiller sur moi pendant ma convalescence. Peut-être m'emmener à la campagne. Ils ont besoin de s'organiser. Ils demandent qu'on me garde encore deux jours. Deux petits jours, pour préparer les semaines à venir. Non, je ne suis pas autonome, je dépends d'eux, de leur bon vouloir, de leur tendresse repue, de leur amour.

Docteur Blanche entre dans ma chambre, avec un large sourire, pour m'annoncer que je sortirai jeudi, que mon père viendra me chercher, et bien sûr, on me rendra



mes clés, mon téléphone et ma carte d'identité. Ma révolte n'a fait que raccourcir de quelques jours la durée de mon internement. J'ai retrouvé une volonté, exprimé un désir, pris la parole, et sans doute cette réaction est-elle la plus belle preuve que, malgré tout, je vais mieux.



FILLE DE BONNE FAMILLE



C'est si dur d'être une bonne fille!

Je ne saurais pas dire ce qui s'est vraiment passé. C'est à la fois flou et confus. Tout ce que je peux vous dire, c'est que j'y pensais depuis un moment.

Et puis pour tout vous dire, ça m'a pris un jour comme ça sans prévenir. J'ai passé la journée avec eux, j'ai fait

le tajine préféré de papa et un bon thé à la menthe aussi. Ils adorent ça tous les deux. Voyons, j'ai fait les courses, j'ai acheté le pain, j'ai lavé le linge, je suis allée à la pharmacie et chez le boucher et j'ai fait le ménage. Maman a de l'arthrose, c'est dur pour elle de faire le ménage comme avant.

Ensuite, j'ai préparé quatre repas à l'avance, sans sel pour maman, sans gras pour papa, et puis je les ai embrassés tendrement et je me suis dirigée vers la porte de leur appartement comme je le fais chaque soir. J'habite à deux pas de chez eux.

- À demain! a dit maman très gentiment et bisous aux enfants, ma fille!

Je me souviens que je ne me suis pas retournée. Je n'ai rien répondu. Je ne voulais pas lui dire que je ne reviendrais pas. Elle le verrait bien demain. Je voulais qu'elle dorme bien.

Alors je suis juste partie.

Sans aucun remords, sans regrets, sans états d'âme ou de conscience et à ma grande surprise presque sans peine même.

La sensation du devoir accompli, je crois. Je veille sur eux depuis toute jeune, je suis devenue le bras droit de maman à l'âge de douze ans il me semble. Yasmine et moi étions le Premier ministre et le ministre de l'Intérieur dirons-nous. On la secondait pour tout. Décisions, invités, imprévus, bref de bons petits soldats parés à toutes les situations pendant que les autres enfants vivaient en pleine insouciance.

Papa, lui, c'était et ça a toujours été le général de Gaulle dans toute sa splendeur. Il mesure deux mètres mais la ressemblance ne s'arrêtait pas là. Il donnait les ordres, exigeait mille et une choses et savait tout mieux que tout le monde.

Aujourd'hui, à quatre-vingt-cinq ans, il n'a pas changé, il a les cheveux blancs et des problèmes cardiaques certes mais le Général est toujours debout, dieu merci.

Ma mère, elle, c'est tout autre chose. Une femme courage. C'est un ange à proprement parler. Elle ne se plaint jamais, sourit tout le temps et aide inlassablement les autres. C'est l'abbé Pierre au féminin ma mère. Elle est forte, héroïque, humble et il n'y a dans son cœur pas une once de mal ou de haine. Pourtant des coups, la vie et les gens lui en ont donné et pas des moindres.

Dix enfants et un mari à qui elle a consacré toute sa vie. De parfaits ingrats. Elle aussi est toujours en vie. Elle va avoir quatre-vingt-quatre ans en décembre.

Elle est toujours aussi belle, toujours aussi forte et, comme à quinze, trente ou cinquante ans, toujours et inexorablement contente de son sort: "Oh tu sais, il y a toujours pire, ma fille. Il faut voir le verre à moitié plein."

Elle est musulmane de confession et Yasmine et moi tenons beaucoup d'elle. Même bravoure, même sourire. Heureusement ou malheureusement je ne saurais le dire. On a hérité de sa générosité extrême et on a donc bien profité de nous. C'est le jeu m'a pôv' Lucette!

Bref ce jour-là donc, je suis partie. Il reste neuf frères et sœurs mais je m'en veux tout de même beaucoup de partir. Non non pas vis-à-vis d'eux, eux je leur ai tout donné.

Non, c'est plutôt vis-à-vis de cette chère Yasmine que je culpabilise. Elle va devoir tout faire seule à présent, porter les courses, courir à la banque, cuisiner, gérer papa et ses humeurs, laver maman et surtout supporter mes huit frères et sœurs et leurs critiques acerbes.



Oh vous les connaissez bien, il y en a dans toutes les familles, des bons fils et des bonnes filles comme eux. Vous savez, ceux qui ne font jamais rien mais qui critiquent tout, ceux-là même qui pinaillent pour les héritages! Parfois ces crétins et crétines ils ne daignent même pas venir à l'enterrement de leurs parents, trop loin, trop cher, trop tard.

Enfin bref, inutile de vous polluer avec tout ceci, j'ai fait de mon mieux pour mes deux parents et j'en suis on ne peut plus fière. Je les ai aimés, chouchoutés, adorés. Les aider plus, Allah m'en est témoin, je n'aurais pas pu.

Oh rassurez-vous, je ne veux pas d'éloges, je ne veux pas qu'on me félicite, juste que l'on reconnaisse mes efforts constants et ma dévotion sans pareille. Et aussi que l'on m'accorde le droit à un repos bien mérité pour mes trente-cinq années de bons et loyaux services après de mes parents.

C est simple, je rends mon tablier de fille de bonne famille.

Papa maman, pardonnez-moi, vous ! Vous savez que je vous aime, jamais je n'ai aimé comme je vous aime et c'est difficile pour moi de fermer cette porte.

Mais à quarante-sept ans, oserais-je vivre un peu pour moi ? Mes jumeaux ont vingt ans, puis-je me consacrer du temps à moi, à mes passions, à Ma vie ?

Ce soir-là, je suis arrivée chez moi éreintée physiquement et mentalement, très triste aussi mais soulagée.

J'avais faim. Je n'avais rien avalé de la journée. J'ai même souri en y pensant. J'ai tellement fait pour les parents que j'en ai oublié de manger. C'est très rare pour la gourmande que je suis. Mais je voulais que tout soit au carré avant de me retirer. Je ne pensais pas réussir à partir. Je culpabilisais comme une mère qui doit laisser son bébé à la DASS.

Mais je l'ai fait, je suis bel et bien partie ce soir-là.

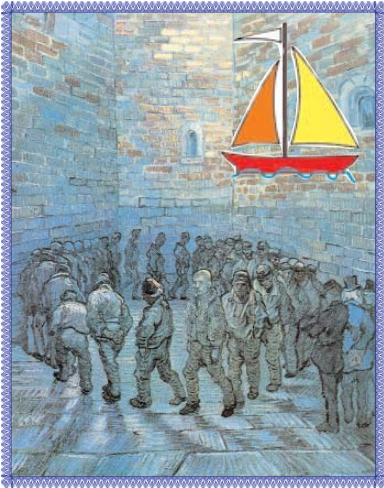
Le soir même, à vingt et une heures trente-trois précises.

Étrangement, ma dernière pensée ne fut ni pour mes enfants ni pour mes parents mais pour ma superbe sœur Yasmine à qui j'offrais ma dernière prière :

Allah tout puissant aidez-la, je vous en supplie, aidez-la à poursuivre, c'est si difficile d'être une bonne fille. Accordez-lui une longue vie. Même morte, je ne serais pas sereine de savoir papa et maman sans Yasmine et Vous dans leur vie.



MERDE À VAUBAN



Papa avait encore douze ans à tirer le jour de ma naissance. Il ne s'est pas penché sur mon berceau, ne m'a pas tenu la main pour mes premiers pas, ne m'a pas aidé à apprendre à faire du vélo et ne m'a pas non plus transmis le vocabulaire fleuri des taulards. C'est Maman qui s'en est chargé. Y compris pour m'initier à ce riche argot qui s'épanouit aux lisières de la légalité et dans les prisons de toute espèce. Quand j'étais gosse, Maman disait que Papa ne pouvait pas rentrer à la maison parce qu'il était marin et qu'il naviguait sur toutes les mers du globe. Ce n'était pas si faux après tout, si l'on songe que depuis certaines des fenêtres de la forteresse de l'Île de Ré, au-delà des barreaux et de l'Allée de la Guyane, il pouvait apercevoir la mer. Je me souviens combien j'étais fier d'avoir un père marin. Ça fleurait bon l'aventure et son absence renforçait le mystère attaché à ce métier plein de dangers. En tout cas, durant des années, j'ai souvent dit à mes camarades et aux instituteurs : Mon Papa est marin !

La fortification militaire construite par Vauban sur l'Île de Ré au XVII^e siècle n'a jamais servi à autre chose qu'à l'incarcération d'individus condamnés aux lourdes peines, à ceux soumis aux travaux forcés et, pendant près de soixante-dix ans, elle a servi de plateforme de transit aux bagnards en partance pour Cayenne. On croirait volontiers que la maison centrale de Saint-Martin-de-Ré a disparu avec la fermeture de Cayenne. Il n'en est rien. Elle fonctionne toujours aujourd'hui. Elle reste même l'une des plus grosses maisons centrales du pays.

J'ai fait réellement connaissance avec mon père alors que j'avais sept ans. L'une des singularités de la maison centrale de l'Île de Ré est qu'elle offrait, plus que toutes les autres, des permissions de sortie régulières à ses locataires. Ainsi, entre mes sept ans et mes dix ans, j'ai pu voir mon père assez souvent. Tout d'abord deux à trois fois par an et jusqu'à une fois par mois dans les derniers temps de sa détention. Selon ce que ma mère et lui m'en disaient, il était toujours marin, mais il voyageait moins loin ! À chacun de ses passages, il m'apportait en cadeau un

tableau, une peinture de petit format à la manière de Picasso, de Miro, de Braque ou de Gustave Courbet qu'il disait avoir peint lui-même... Parfois, il s'amusait à dessiner à toute allure des portraits de moi ou de Maman. C'était très réussi. Ma mère en avait été très étonnée. Elle ignorait qu'il eût ce talent, parce qu'avant de séjourner sur l'Île de Ré, la spécialité de mon père, c'était plutôt le braquage de banques et de camions de transport de fonds. Raison pour laquelle il s'était retrouvé en taule. Mais la maison centrale de Saint-Martin-de-Ré offrait à ses pensionnaires de nombreux ateliers artistiques : d'écriture, de musique, de théâtre ou de peinture. Mon père y avait cultivé ce talent. Comme j'avais moi-même certaines dispositions pour le dessin, on s'arrangeait en famille avec l'idée détestable mais communément admise que *les chiens ne font pas des chats* et que ce talent dont j'étais le dépositaire était aussi celui, ignoré jusque-là, de mon père. Réellement, il avait bien plus que du talent. Il avait eu beaucoup de temps à y consacrer dans sa villégiature marine et il possédait une suprême qualité : celle d'un acharnement sans limite.

Il a été libéré par anticipation l'année de mes dix ans. Quand il s'est installé avec nous, il m'a simplement dit qu'il avait renoncé au métier de marin et que maintenant, il allait exercer celui de peintre ! Je ne sais pas comment il s'est débrouillé au cours des années qui suivirent pour se trouver des clients, mais il passait son temps à faire non plus des *à la manière de...* mais de vraies copies de tableaux de maîtres que lui achetaient de nouveaux riches se flattant de pouvoir posséder des œuvres rares sans pour autant avoir à en payer le prix. Sa petite affaire fonctionnait plutôt bien même si plusieurs fois il eut, si je l'ai bien compris, des démêlés avec la police qui le tenait à l'œil, mais surtout avec les services fiscaux qui s'acharnaient à lui demander de déclarer ses activités. Parce qu'évidemment, tout ce qu'il faisait était payé de la main à la main. Et l'époque était devenue extrêmement tatillonne sur ces questions. Pendant ce temps, j'avais de mon côté brûlé les étapes d'un parcours scolaire sans faute, faisant en parallèle l'École des Beaux-Arts à Paris et des études d'histoire de l'art qui pouvaient m'ouvrir aux métiers du musée ou de l'expertise, voie que je considérais à l'époque comme des plus prestigieuses. Mais dans le même temps, j'avais très sérieusement contribué à développer le petit artisanat de mon père, en lui apportant sur un plateau quantité de techniques et surtout, de sources où l'on pouvait se procurer des pigments de toutes les époques, des vernis anciens, des plaques de bois ou des toiles d'à peu près toutes les périodes depuis les années 1550. Au départ, nous avions fait cela non pas dans l'idée de tromper quiconque, ni avec l'idée de monter une escroquerie, mais seulement parce que nous étions, lui comme moi, des perfectionnistes. Quoi de plus joli que de reproduire une toile de Quentin de La Tour, de Charles-Antoine

Coyppel ou de Hyacinthe Rigaud sur des supports d'époque, en utilisant les matériaux d'époque, en préparant les couleurs à la manière dont ces formidables artistes le faisaient ? Je cite Hyacinthe Rigaud qui était un des préférés de mon père, en ce qu'il avait réalisé de nombreux portraits de Vauban, un homme vis-à-vis duquel il cultivait pourtant une rancune compréhensible ! D'ailleurs, il m'est arrivé à moi aussi de réaliser des copies de tous ces peintres du XVIII^e siècle, notre période préférée. Mais, ainsi que je l'ai souvent affirmé par la suite, toutes ces copies étaient formellement identifiées comme telles. Mon père signalait au dos des toiles qu'il s'agissait de reproductions, qu'il datait et signait du sobriquet de Homer d'Avauban... Nous ne faisons pas des faux destinés à tromper les conservateurs, les musées ou les amateurs d'art. Tout du moins au début. Mais ça, j'admets que je ne l'ai jamais expliqué en détail...

Nos méthodes, nos techniques et le génie de mon père devinrent en tous points remarquables au fil des années. L'idée de revenir à des à la manière de nous prit comme un jeu. Un jeu excessivement gratifiant tout d'abord, car inventer de nouvelles inspirations et de nouvelles créations à Marie-Guillemine Benoist, à Pierre-Jacques Cazes ou à Jacques-Louis David était formidablement stimulant. Nous étions parvenus à glisser auprès des meilleurs clients de mon père quelques-uns de ces *à la manière de* tout en maintenant le petit avertissement : d'après Untel, signé Homer d'Avauban. Puis un de ses clients lui demanda de réaliser un vrai-faux Jean-Victor Bertin, dans le but avait-il affirmé, de bluffer un de ses amis qui le considérait comme un pauvre petit collectionneur de croûtes. Mon père créa un magnifique "Paysage de la Vallée de l'Avre", où l'on retrouvait tout le génie et la délicatesse de Bertin. Ce client réussit à faire un tel effet et un tel bruit avec son *Bertin inconnu et retrouvé*, qu'il le revendit quelque temps plus tard à dix fois le prix auquel il nous l'avait acheté. Sans doute l'ami qu'il voulait bluffer le fut-il ! Et les amis des amis de ses amis le furent tout autant ! Car aussitôt, mon père fut sollicité de toute part par des marchands d'art et des négociants que cette petite plaisanterie avait émoustillés. De fil en aiguille, il ne réalisa plus que des "Œuvres Égarées". La Révolution Française avait bon dos pour expliquer la perte de tant de chefs-d'œuvre et offrait à mon père d'immenses possibilités pour ses recreations. Le marchand d'art avec lequel il avait fini par s'associer *retrouvait* ces œuvres égarées, prétendument cachés dans les greniers de vieilles fermes, dans les combles d'églises poussiéreuses ou dans des caves oubliées recelant des bric-à-brac inexplorés depuis deux siècles ! Évidemment ces toiles faussement perdues, attribuées à des grands peintres, n'étaient plus jamais



signées denotre ami Homer d'Avauban! C'est entre autres choses ce qui m'a été reproché par la suite car cela témoignait, paraît-il, de ma volonté de tromperie.

Mais il faut quand même admettre que les clients ne sont pas raisonnables. Parmi ces clients, je pourrais vous citer un nombre effarant d'experts, de conservateurs, de collectionneurs et d'amateurs fortunés qui se tenaient tous par la barbichette et qui au final étaient ravis de participer, sans trop prendre de risques, à une entreprise excessivement lucrative. Car si mon père vendait une toile pour dix mille euros, le même tableau avait vite fait de se retrouver sur le marché, muni de tous les certificats nécessaires, à des hauteurs largement dix fois supérieures. Et elle pouvait continuer sa ronde jusqu'à atteindre des montants astronomiques. Tout le monde s'y retrouvait. Quant aux vraies-fausses querelles d'experts autour des toiles peintes par mon père, elles n'avaient pour seule conséquence que de faire grimper à la fois le mystère, la réputation des tableaux... et leurs prix!

En raison de la position que j'occupais, je me tenais très soigneusement à l'écart des expertises qui furent commanditées par des musées ou de riches collectionneurs. Je n'avais en réalité qu'un goût modéré pour accréditer des machinations complexes qui pouvaient friser l'escroquerie. Je n'avais pas non plus le désir de jouer un jeu pervers qui m'aurait conduit soit à produire de fausses expertises, soit à prendre le risque de dévoiler le rôle joué par mon propre père et de l'incriminer en déclarant que telle ou telle toile était un faux. Sans compter que, même si je me bornais à trouver les couleurs et les supports, j'étais tout aussi faussaire que lui aux yeux de la loi, car tel est le mot servant à désigner ceux qui contribuent à prolonger la vie et les œuvres de ceux qu'ils admirent!

Alors que j'étais à trois semaines de prendre mes fonctions de conservateur adjoint au Musée du Louvre, je fus victime de Jean-Honoré Fragonard! À la demande d'un collectionneur qatarien, mon père avait réalisé une pure merveille: la toile de préparation au fameux tableau *La Liseuse* que Fragonard aurait pu peindre... Bien sûr, il ne l'a pas peinte, cette liseuse champêtre débraillée et rigolarde, sur fond de poulailler et de porcherie. Autant *La Liseuse* est une toile sage et toute empreinte de bienséance, autant *La Liseuse Champêtre* de mon père, faite des touches rapides et vigoureuses de Fragonard, donne à cette jeune fille qui



s'esclaffe à la lecture de l'ouvrage qu'elle tient en main, une allure toute rabelaisienne. Comme si elle lisait les blagues salaces de l'Almanach Vermot sur la tinette des chiottes au fond du jardin ! La profession s'est esbaudie et elle a adopté le tableau immédiatement. C'était un vrai, un pur, un génial *vrai-faux* Fragonard. La tablette de bois que j'avais trouvée pour le réaliser était parfaite. Les pigments l'étaient tout autant, la patine admirable et les vernis inattaquables ! L'enthousiasme fut unanime mais malheureusement, le succès médiatique et financier de ce tableau retrouvé fut bien trop rapide et bien trop violent.

Un expert américain, sans doute frustré de ne pas en être, fit monter la sauce sur ce qui à ses yeux était l'escroquerie du siècle. Je ne sais pas s'il fallait en passer par une telle exagération. En tout cas, les enquêteurs enquêtent, quoi qu'il arrive, et ils eurent tôt fait de me désigner comme le génie pervers profitant de sa situation dans l'establishment de l'art muséal, qui aurait tout manigancé pour organiser une fraude à l'échelle de la planète. Ressortirent à cette occasion quelques *vrais-faux* signées d'Homer d'Avauban que j'avais faits vingt ans plus tôt et, ironie du sort, on m'attribua immédiatement tous ceux peints par mon père. Je ne pus qu'admettre les faits. Oui, j'avais peint à l'époque où j'étais étudiant des *à la manière de...* mais comme chacun pouvait le constater, ces tableaux ne mentaient pas, ne cherchaient pas à se faire passer pour des œuvres authentiques, ce qui était dûment attesté par la signature bouffonne de Homer d'Avauban ! Au fond, rien ne m'incriminait directement qui aurait consacré la thèse selon laquelle j'aurais été un faussaire. Sinon l'existence de cette *Liseuse Champêtre* dont il était désormais acquit qu'il s'agissait d'un faux. On peut penser ce qu'on veut de ce que Vrai ou Faux veulent dire en cette matière. On peut dénigrer autant qu'on le voudra des artistes capables de recréer de manière aussi convaincante des œuvres des grands génies du passé. Il n'empêche que la machine judiciaire n'aime pas ça. Et peut-on faire reproche à une machine de ne pas avoir d'esprit ?



Mon père m'a rendu visite aujourd'hui. J'étais content de prendre l'air. Depuis la cellule où je croupis depuis plus d'une année, on ne voit pas la mer. Je ne dis pas que j'aurais préféré être incarcéré à la maison centrale de Saint-Martin-de-Ré - d'ailleurs la nature de ma peine ne m'y destinait pas ! - mais il faut bien admettre que Fleury-Mérogis manque terriblement de panache et de poésie.

Au moment de se quitter et après avoir braillé notre traditionnel "Merde à Vauban" mon père m'a serré contre lui et il m'a dit :

- Quand j'étais à Ré, j'étais content d'avoir un fils. Quand j'ai vu ton parcours, j'étais fier d'avoir un fils brillant. Aujourd'hui que tu fais de la prison à ma place, je suis vraiment dévasté d'avoir un bon fils !

**Merde à Vauban est une chanson de Léo Ferré. Texte de Pierre Seghers, musique de Léo Ferré.*

p.15: "La ronde des prisonniers", Van Gogh.

p.17: d'après un authentique Jean-Victor Bertin.

p. 18: d'après le vrai "La liseuse" de Fragonard.



LA PAIRE DE BAS



Je porte des bas de contention. Comme leur nom l'indique, ils contiennent mes jambes. Comme leur nom ne l'indique pas, il arrivent jusqu'en haut. J'ai essayé une seule jambe, pour voir, mais la sensation était étrange : l'impression que mes pensées se mettaient à tourner en rond comme un derviche, du fait de l'asymétrie. Alors je renoncé à l'impair et enfilé le deuxième.

Avant de les porter, je suis allée rue du Faubourg Saint-Honoré pour que l'on prenne mes mesures. Quelle rue, pas faubourg du tout, en plein Paris chic... Des vitrines très claires et des objets hors de prix. Justement, les prix ne sont pas affichés, ni sur les dessous, ni sur les bijoux. C'est ça le luxe suprême, me suis-je dit: de la lumière à flots et pas l'ombre d'un euro.

C'est dans une courette dissimulée entre deux enseignes haut de gamme que se trouve la boutique des bas : un petit magasin où s'entassent différents articles d'orthopédie. En latex, caoutchouc, chrome ou dentelle, toute une panoplie d'appendices et d'accessoires rigides ou souples semblait somnoler là en attendant ma venue.

Sur des étagères, parmi d'autres surprenants schémas d'attirail orthopédique j'aperçus des boîtes en carton de différentes tailles et dessins : collants, bas, chaussettes hautes, gants avec un doigt en moins ou en plus... Des étiquettes en carton étaient accrochées aux boîtes avec des élastiques, comme si la modernité des codes-barres eût été fâchée avec les insidieuses déformations du corps. Ou comme si les boîtes elles-mêmes avaient besoin de leur petit appareillage. Régnait là un air de mercerie, d'ailleurs il me semblait être à la merci... mais de quoi ou de qui ?

Des costumes de bain, en tous points semblables aux costumes de bains ordinaires, avec des balconnets fleuris pour chaque sein, étaient portés par des portants. Pourrait-on glisser dans un de leurs bonnets une prothèse de mousse légère et douce comme de la mousse de mer ? Je songeai à mes seins que j'avais aperçus le

matin même dans le miroir de la salle-de-bains, rue des Filles du Calvaire. Quelque part à mi-torse, les deux étaient toujours bien en place et m'avaient même lancé un sourire furtif avant que je ne les ensevelisse sous le pull chaussette.

J'ai vite découvert que la boutique d'articles d'orthopédie était bien achalandée en chapeaux de paille. En quoi ces chapeaux étaient-ils différents des autres chapeaux de soleil ordinaires ? Contenaient-ils une cachette pour la perruque ? Ou pour la perruque, qui pourrait alors aller de pair avec le feuillage imprimé sur les maillots ? Ces chapeaux et costumes, je les imaginais à la mer. À moins qu'ils ne soient pensés pour une piscine en hiver. C'est beau une piscine en hiver parce qu'on peut y rentrer sans se déshabiller et boire un café chaud en regardant les maillots plonger, pendant que dehors ça souffle... Ces chapeaux pouvaient aussi être prophétiques pour les pensées, ai-je soudain réalisé, avec un frisson d'effroi que j'ai craint prophétique.

Le magasin était sombre parce que le soleil d'équinoxe n'avait pas encore atteint la courette et ses pavés. Une voix derrière le comptoir s'est élevée. C'est elle qui tenait la boutique.

- Que puis-je pour vous ?

Une telle question, posée dans un magasin d'orthopédie, cela était lourd de sens... J'ai dégainé mon ordonnance. Pendant que je la dépliais, je regardais les murs. Des affiches d'attelles et de collants pour unijambistes se coudoyaient, si l'on peut dire, se hissant pour attirer l'œil. La voix derrière le comptoir m'indiqua alors une porte sur la gauche.

- Attendez là. Roxane va arriver.

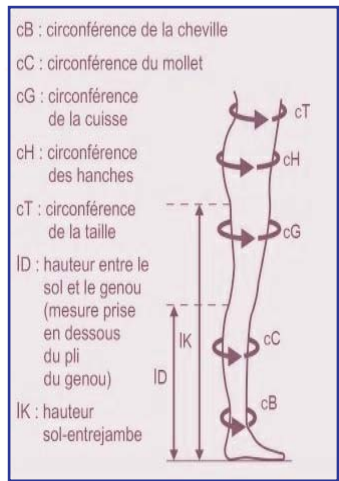
Attendez là ou attendez-la ? Tout en me posant la question syntaxique, je pénétrai dans la petite pièce - où je m'assis - et feuilletai des revues sans les voir, car il faisait encore plus sombre qu'à l'accueil. Une fontaine garnie d'une pile de gobelets blancs tête en bas scintillait dans la pénombre. Du grand bol en verre s'élevaient calmement des bulles qui atteignaient la surface comme si elles avaient obéi à un ordre mystérieux. Par ricochet, les gobelets me firent penser aux galets de la mer où pourraient venir se poser les maillots élégants de tout à l'heure, avec les grands chapeaux de paille qui couvraient tout : les visages, les corps amoindris, les moignons et les pensées déficientes.

J'en étais là de mes propres pensées quand la porte s'ouvrit. C'était Roxane qui venait prendre mes mesures.

Avant toute chose, j'enlève ma bague de fiançailles (ça date : 8.8.1988). L'image des mouvements gracieux des mariées chinoises s'escrimant sur les galets en escarpins s'impose à moi. Je dépose la bague dans le haricot. Pour les lecteurs et lectrices non avertis, un haricot est un petit plateau médical cuivré arrondi, aux bords ajourés, où l'on entrepose brucelles et autres pinces et objets rutilants. Moi

j'y laisse ma minuscule bague-marguerite car un des pétales fait filer les collants depuis toujours...

Roxane me demande d'ôter ma jupe pour prendre les mesures de mes jambes. Je m'exécute, elle s'agenouille. Ses cheveux sont d'une teinte appelée auburn. Je suis très heureuse de ne pas avoir affaire à un robot à perruque. Avec un ruban de couturière souple (ou plutôt : un ruban souple de couturière), Roxane s'attelle à mesurer chacune de mes jambes. De la cheville jusqu'au point critique où la jambe démarre ou finit, le ruban monte docilement à l'assaut de l'intersection en question mais, un peu intimidé, s'arrête juste avant.



Je porte un caleçon de mon mari, avec des boutons, imprimé citrons. Un caleçon pudique qui ne rentre pas entre les fesses et libère l'avant. Avec son ruban, Roxane entreprend de mesurer mes cuisses et mes mollets comme l'on ferait d'une poupée et c'est ainsi que je me sens, les cils immobiles et les mains sur les hanches. Le mollet gauche indique 1,5 cm de plus de circonférence que le droit. Quinze millimètres de différence, je savais bien qu'il y avait anguille sous roche ! Cela m'est confirmé - infirmé ? - solennellement. (Verdict : taille deux).

Roxane revient avec plusieurs boîtes en carton. Elle en ouvre une où, joliment pliés, reposant comme sur un lit, une paire de bas paraît. La jarretière ressemble à une corolle posée sur le pied parfaitement dessiné et minuscule. Il y a quelque chose de tendre avec les bas, quelque chose d'ancien qui m'atteint soudain, moi qui ne suis pas un robot. N'était-ce pas des bas que portait la Tia Matil, toujours impeccable, pour aller à pied de la place Callao à la Puerta del Sol ? Quand après la guerre civile l'argent avait manqué, elle dessinait un trait à l'arrière du mollet, en trompe-l'œil...

Roxane m'explique comment enfiler les bas : en faisant un bec d'oiseau avec son pouce et le reste de la main, elle mange mon peton puis, attention, elle retourne et déroule, comme ça... Ses yeux verts me regardent pendant que les bas commencent leur ascension du mollet. Au fur et à mesure que ça grimpe, la couleur du voile s'estompe, vaincue par les rondeurs qui le tendent. Je n'aurais pas imaginé que j'aurais aimé cela : être contenue.

Une fois dans la rue, avec mes bas qui tiennent tout seuls, me voici étrangement soulagée par leur pression. En marchant, je me sens légère. Je regarde une feuille de ginkgo tombée de nulle part, pas d'arbre à l'horizon ni au balcon... Je lèche les vitrines où s'affiche mon reflet. Je baguenaude...

Bas de contention
Dans la vitrine d'automne
un vase unifleur

Quand soudain, où ai-je la tête ? Ma bague de fiançailles, celle qui fait tout filer, est restée dans le haricot ! Faisant feu des deux fuseaux, mes jambes reviennent en arrière... Je comprends que, dorénavant, elles réfléchissent toutes seules, et c'est une aubaine.



FIRMINE



Firmine repassait le linge de la maison. Le vent du jour avait été assez fort pour sécher rapidement caleçons et chemisiers. Oh, bien sûr, Madame lui avait offert une lessiveuse moderne et le fer qu'elle utilisait en ce moment était du dernier cri. Firmine n'avait pas à se plaindre.

Madame organisait des goûters où elle invitait ses meilleures amies, enfin, meilleures amies... C'était plutôt les connaissances de la ville qu'il fallait fréquenter pour être admise dans la bonne société. Au cours de ces papotages mondains, on discutait employées de ménage, cuisinières ou chauffeurs. C'était à celles qui auraient la perle. Et Firmine, il faut bien

avouer, excitait la jalousie.

Venue du Sud, du Sénégal plus exactement, elle avait quitté la famille pour se placer, comme on disait à cette époque. Elle envoyait chaque semaine presque la totalité de son maigre salaire en Afrique. Elle avait perdu sa mère à sa naissance, mais il restait là-bas père, cousins et cousines à aider. Madame avait eu l'obligeance de la nourrir et de la loger dans une chambre modeste, mais confortable.

Le visage toujours souriant de la petite bonne faisait qu'on avait envie de la faire travailler pour soi et avoir une maison bien tenue. Madame avait eu un certain coup de foudre pour cette adolescente venue d'ailleurs, bien que jusqu'ici elle se proclamât raciste. On est entre Blancs en France, il ne fallait pas l'oublier.

Outre le linge, Firmine avait été embauchée pour la cuisine. Malgré les biens de ce couple sans enfant, celui-ci n'avait pas les moyens d'avoir un personnel nombreux. C'était Monsieur qui conduisait la voiture. Un jardinier, homme à tout faire, suffisait pour combler ce foyer de travaux divers et minutieux.

Firmine ne connaissait pas la cuisine française quand elle vint dans ce pays inconnu. Là-bas, dans son petit village près de Dakar, on ne disait que du bien de la France, d'ailleurs on parlait français et on regardait les colons comme des nouveaux riches qui apportaient la culture et la liberté. Enfin, c'est ce qu'on disait en cette année 1913.

Madame, malgré la réticence de son époux, accepta de former Firmine, mais aussi d'accepter une cuisine et un accent qui la ravissaient. L'absence de maternité était sans doute la raison de cet engouement pour cette gamine de quinze ans.

1914 arriva. La déclaration de la guerre également. Monsieur fut exempté, sa santé étant défaillante, un problème pulmonaire datant de son enfance. Le père de Firmine, quant à lui, fut envoyé au front, parmi les tirailleurs sénégalais.

Les journaux se vendaient bien, chacun voulant savoir. Un soir de l'été 1915, l'armée française adressa une lettre à Madame, l'informant du décès du père de son employée de maison. Et c'est avec une grande tendresse et une forte émotion qu'elle appela Firmine.

Elle lui passa la main dans les cheveux, lui remit son tablier en ordre, et lui dit doucement "Ton papa n'est plus, il a été courageux, il s'est battu pour la France. Tu peux rester ici. Cette maison est ta maison."

On entendit les sanglots de Firmine jusqu'au fond du jardin. Les roses s'en souviennent encore.



JÉRÉMIADE



Peu importe où se passe cette histoire : elle est universelle et intemporelle. Malheureusement. Une fabrique de bons citoyens, bien intégrés, sans remous ? Pas sûr... Sinon, on pourrait s'arrêter là, que raconter sur des individus qui ne présentent aucun problème ? Cependant, l'âme humaine est bien plus retorse et complexe qu'il n'y paraît. Il faut s'y reprendre à deux fois pour déceler les failles et les faiblesses et mettre en lumière la dualité perverse de ce qui est enfoui.

Richard et Nathalie s'étaient mariés en 1970 et, de leur union, étaient nés trois enfants : Hervé et Hélène à un an d'écart puis Jérémie sept ans plus tard. À leur début, peu fortunés, les parents trimaient de matin au soir et tâchaient d'accorder à leur progéniture le plus d'attention possible, à défaut de temps. Enfin, ça c'était vrai pour les aînés. Ensuite, leur situation s'était améliorée : ils avaient plus de moyens et de disponibilité. Ils avaient même engagé une aide à domicile qui se chargeait de l'entretien de la maison.

Les aînés avaient une telle complicité qu'on les prenait souvent pour des jumeaux. Ils étaient toujours ensemble et partageaient les mêmes centres d'intérêt, les mêmes copains, les mêmes remontrances parentales... et les mêmes punitions injustes, évidemment. Surtout quand elles avaient trait à leur benjamin. S'il pleurait, ils l'avaient embêté. S'il chutait, ils l'avaient poussé. Ils étaient invariablement responsables.

"Vous êtes grands !" ou alors "Laissez-le faire" ou encore "Surveillez-le, il est petit."

Enfin, ils étaient toujours coupables de ce qu'ils avaient fait ou pas ; de toute façon, à chaque fois, ils avaient tort alors que Jérémie profitait allègrement de l'adoration immodérée de ses parents. Très vite, le gamin avait joué de ce favoritisme. Il était si mignon avec ses boucles blondes, un véritable angelot avec un tempérament démoniaque. Il usait de la colère... et on cédait. À l'école, il excellait mais n'hésitait pas, malgré ses sourires, à dénigrer ses pairs. La délation et la trahison étaient ses meilleurs alliées. Il donnait des résultats aux autres qui se confondaient en remerciements... mais il y glissait des erreurs.

Sa cruauté s'exerçait aussi sur les animaux. Chien et chats de la maisonnée, s'ils avaient pu parler, auraient porté plainte pour maltraitance. Jets de cailloux, coupe des vibrisses, adjonction, à petite dose, de détergent ou de médicament dans les pâtées. Jérémie n'était pas en manque d'imagination. Les animaux, pourtant bonne pâte, se détournaient de lui et rejoignaient Hervé et Hélène qui les comblaient de caresses. Hector, labrador débonnaire, reçut une correction magistrale quand il osa montrer les dents et pincer le chérubin diabolique. Quant aux chats Pomme et Prune, lassés des brimades, ils préféraient se prélasser sur les canapés des voisins.

À l'âge adulte, Hervé et Hélène coupèrent les ponts avec Jérémie. Il avait fait de brillantes études de management et malmenait ses collaborateurs. Il imposait, ne transigeait jamais mais parlait de bien-être au travail.

Richard et Nathalie louaient la réussite de leur fils et s'ils ne dénigraient pas Hervé et Hélène, ils ne les félicitaient pas non plus. Pourtant, quand leur santé commença à décliner et que l'aide et la proximité se firent sentir, c'est sur Hervé et Hélène qu'ils purent compter au quotidien. Jérémie, toujours débordé, entre deux voyages, entre deux séminaires, n'était pas souvent disponible. Il offrait des cadeaux, des gadgets venus du bout du monde dont la technologie novatrice laissait perplexes les parents. Il pouvait tout acheter mais le temps donné est un gage d'amour qu'il ne pouvait pas leur offrir. Il était dépourvu de cette richesse. Pauvre.

Quand Richard s'est éteint, Jérémie était au Japon. Quand Nathalie, en soins palliatifs, aurait aimé du réconfort de la part de ses enfants, Jérémie était plus préoccupé par la gestion de son entreprise que par les derniers souffles de sa génitrice. Elle mourut sans le revoir.

Pendant les obsèques, il se fit obséquieux et désespéré. Le syndrome même du bon fils vouant un culte démesuré à ses parents. On s'inquiéta même pour sa santé mentale...

Quelques mois plus tard, réunis tous les trois chez le notaire pour la succession, Jérémie était beaucoup moins démonstratif. Son chagrin s'était dissipé. Seul le montant de l'héritage lui importait. Quelle ne fut pas sa déconvenue quand le notaire fit lecture du testament. Ses parents avaient fait une donation à une œuvre caritative et le reste serait partagé en trois. Hervé et Hélène ne furent pas surpris. Ils connaissaient l'engagement militant de Richard et de Nathalie. Jérémie ne put cacher son dépit. Il explosa.

"Ah! Les rats! Et ma piscine? Il va falloir que je fasse un emprunt!"

Il récupéra sa sacoche, ferma sa veste, claqua la porte. Sans salutation.



ISSA



À peine franchi le seuil le vent lui souffle l'envie de courir.

Non qu'elle ait peur

Non qu'elle soit pressée

Non.

L'envie de courir pour délier ses jambes lourdes faire craquer ses chevilles gonfler d'air ses poumons de poussière la saisit toujours là, au bord du monde des autres.

Pourtant elle va marcher pas à pas sans lever les yeux le corps basculé vers l'avant - pour elle c'est l'après - cette minute suspendue, à venir, qui la surprendra.

Cette grande fille aux cheveux ras a l'art des équilibristes dans les pieds. Depuis dix ans elle renifle la vie la suçote du bout de la langue mais ne se risque pas à l'étreindre. Elle s'en veut un peu - non plus que ça - elle s'en veut beaucoup, à la folie. Elle a fêté ses vingt-six ans dans sa chambre sous les combles. Elle avait acheté un gâteau tout charpenté de crème et de fruits agrippés au papier elle avait léché l'enveloppe blanche ses doigt ses lèvres elle avait ri puis pleuré elle avait mesuré le temps à la flamme de ses bougies. Elle s'était endormie tout habillée de peine.

La patronne est gentille dirait-elle à qui l'interrogerait mais qui lui demanderait ?

À l'aube elle a déjà lavé, frotté, préparé le déjeuner. Devant un bol de café noir dans la pénombre de la cuisine elle a égrené ses regrets puis les a rangés au fond des tiroirs de sa mémoire.

Devant les tableaux suspendus aux murs elle s'arrête torchon ou balai en main. Elle sourit aux anges elle rougit devant les cupidons armés de flèches joues gonflées de plaisir elle sculpte doigt en l'air le galbe des nymphes.

Du haut de l'escalier tout tapissé, muet, elle envisage d'autres vies alors elle s'élançait et rebondit toute cassée défaits, à refaire, mais son premier pas sur la première marche reste sage et du haut en bas elle frotte la rampe d'un chiffon fin. Des petits bouts du dehors des petits morceaux de crasse des extraits minuscules du monde qu'elle regarde vieillir autour d'elle, sans elle, s'y accrochent.

Elle sursaute aux bruits de pas et son nom résonne comme une insulte "Issa !

Issa!" Son prénom toujours aigu pointu piquant lui perce la cervelle, lui rappelle que Issa n'a pas d'autre raison d'être posée là au bas de cet escalier que celle des appliqués silencieux dont le corps s'anime à l'aube et s'éteint au coucher du soleil.

Mon travail me plaît dirait-elle à qui l'interrogerait mais qui lui demanderait?

Issa a mis ses rêves en bocaux avec les haricots et les fruits au sirop. Ceux du fond, les tomates et tous les légumes d'été, ceux qu'il faudra manger avant qu'ils ne s'altèrent ont des saveurs de chaleur sur les épaules, de paupières fermées sous l'éclat du soleil. Ceux-là elle les savoure des yeux elle les cajole... à cause des souvenirs de là-bas, des souvenirs de terre rouge et d'arbres géants.

Dans le salon elle se déchausse et ses pieds caressent les tapis. Chaussons en main elle traverse la poussière du bord d'un fleuve où ses frères et sœurs se baignaient à grands cris. Le cristal du lustre jette sur l'eau les petits diamants que les enfants essayaient d'attraper en s'éclaboussant. Tous ces objets, table, chaises guéridons, encomrent l'espace que son corps occupait de gestes amples et souples, ses longues jambes happées par l'eau, ses bras embarrassés d'enfants aux visages luisants.

Alors Issa saisit, casse écarte et balaie d'un seul mouvement tout ce fatras.

Puis la voix à nouveau "Issa! Issa!" Cette menace qui s'approche dévale l'escalier et plante dans ses mains le balai oublié appuyé sur la hanche d'une Calypso, le torchon déposé aux pieds d'un chérubin.

L'odeur puissante des poussières et des eaux agités par le chahut des enfants s'est soudain évanouie.

Madame est prête à sortir et Issa peut disposer.

Elle laisse derrière elle un trait de parfum entêtant. Issa l'efface d'un mouvement de la main comme on chasse une mouche.

Dehors, dans cet ailleurs qui n'est pas le sien, elle regarde par la fenêtre Madame monter dans sa voiture. Le ciel est froid et le vent soulève son chapeau à larges bords.

Issa a pris son manteau - un manteau que Madame lui a donné. Elle a ouvert la porte et l'envie de courir au bord du fleuve, de respirer les fleurs du karité et de bougainvilliers la saisit là, au seuil de cette terre où ses pas resteront sages et appliqués. Les pas de fourmis de son enfance. Combien encore à faire avant de toucher le bord du monde?

Issa regarde partir Madame tout en bijoux et fourrures. Elle n'est ni méchante ni aimable et Issa se demande "N'a-t-elle pas de nom cette pauvre femme?"



NOYADE À PERPÉTUITÉ



Je débarrasse. J'ai mis mon short très court. Il me serre un peu au niveau de la taille. Je ne sais pas pourquoi, c'est la première fois que je prends quelque chose à cœur. Je commence par les assiettes. Je les empile.

Réapprendre les réalités de la vie.

La prison: le meilleur endroit pour ressasser les clichés qui grouillent

dans les profondeurs de soi. J'ignore si je suis bon, si je suis au moins une personne qui cherche à le devenir. Il m'arrive de traverser les routes nationales à quatre voies. Rien que pour l'adrénaline.

Hache à la main. Trouver un lopin de terre. Et creuser. Creuser. À en pâlir, à en suer. Froidement. Vingt fois, ranger les tiroirs ou les vider. C'est un peu con, mais efficace.

Sourire à sa sœur. Lui montrer que nous avons les mêmes dents. Que nous avons attendu la même petite souris. Que nous nous sommes réveillés au pied du même arbre de Noël.

Une étreinte peut-être ?

Rejouer à la marelle, se placer sur la case "terre" et partager le caillou. Être sur "ciel". Échanger nos billes.

Enterrer la hache de guerre.

Enterrer la hache de guerre.

Mes années de prison ont été douloureuses. Un milieu sans un seul flot de lumière où tout s'arrête: la compagnie des dames, les merveilles du monde, comme l'émotion précieuse ressentie lorsque la pluie vient rafraîchir vos idées noires.

Je tire sur mon polo. J'entends la voix de ma mère, obstinée, sans cesser de m'aimer. Je ressasse, comme une mélodie, sans pouvoir m'en rassasier, ses paroles: "Ne tire pas sur ton polo, tu vas le déformer".

Je souris jusque dans le ventre. Les mots de ma mère, là, serrés, m'appartiennent. Ils ne sont rien d'autre que de la gentillesse. J'en tremble.

Je sors un verre du placard et une bouteille de whisky écossais. Il n'est pas très bon. Il manque de caractère.

Je me saoule. J'appelle l'autre côté. Je lève mon verre, Au déclin de ma vie, à sa fête achevée! Je suis de ceux que le vent agite. Je m'écroule à terre et rejoins la nuit. D'abord, des lieux déserts, entourés de silence, m'épouvantent. Les ténèbres m'écrasent, répandent sur moi d'angoissantes pensées obscures.



Elles s'accrochent à moi, m'étrangent. Elles ne veulent pas me tuer mais elles m'occupent tout entier.

Tu chuchotes du bout des lèvres : "Joyeux Noël mon fils". Est-ce bien toi maman qui me souhaites un joyeux Noël ou la tempête de neige soufflant sur moi ses flocons parlants ?

Est-ce que tu es fière de mon autre vie, du bleu que j'ai apporté à mes matins, de la lumière chaude qui éclaire mes regrets ?

Je remplis mon verre de whisky, ajoute de la glace : ennemie du whisky, choc thermique qui anesthésie les papilles gustatives et fige les arômes.

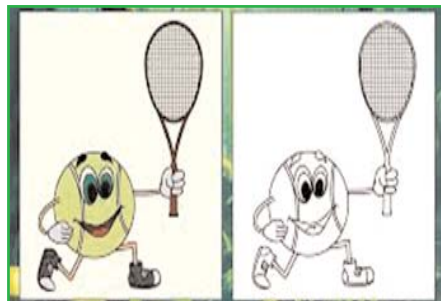
- Ralentis le pas, fils.

Je tressaille, courbe le dos. Le ciel me regarde et me dit : "Écoute ta mère". Alors je me donne à ses paroles. J'ancre corps et âme dans un silence de plomb, relâche les tensions. Ainsi, figé, j'amarre mes fautes contre le ponton du pardon. Mais la silhouette de la culpabilité, capitaine du navire, n'est jamais bien loin.

Mère bouée, sans toi je me noie.



UN SPORT À DEUX BALLES !



Mangez cinq fruits et légumes par jour! T'as pas vu le prix? Faites du sport, mangez, bougez!

Mais pour qui suit un tant soit peu distraitement Roule en Carrosse comme vous et moi, le sport de haut niveau, c'est souvent racket et mafia. Exemple: le tennis! Qui est toujours donné gagnant? Ben c'est Son Gars... Enfin, c'est Son Gars quand c'est pas Mon fils. Quelques années avant cette Paire, c'était déjà Benoît Père! Escudé du peu... Pour moi, aucun doute, Le compte est bon. Leconte dites-vous? Vraiment un sport d'aristo!

La preuve, le gars Lucas le pouilleux est resté à la traîne dans ce sport à la noah.

C'est quand même des bateleurs qu'on entraîne à remporter la coupe des Vices, et ils ne s'en cachent même pas.

Racket et mafia, je vous dis.

NB. Quel rapport avec le thème? Heu, j'ai perdu le fils...

